

KVĚTA KUNEŠOVÁ

## YVES BERGER : LE MONDE APRES LA PLUIE

Yves Berger, auteur français, né en 1931 à Avignon, décédé en 2004 à Paris, selon une caractéristique de son éditeur, «c'était un fou d'Amérique, de géographie, d'ornithologie, du Sud, de la guerre de Sécession, des Indiens, de la Provence et de la langue française, haineux de la mort.»

L'auteur, dont l'œuvre témoigne d'un goût pour la géographie, d'un dépaysement, d'un ailleurs de formes diverses, c'est-à-dire des métamorphoses de l'espace, presque en poète introduit le lecteur dans des lieux inconnus, non enregistrés par les cartographes, une espèce de non-lieu, dans son roman *Immobile dans le courant du fleuve*, récompensé par le Prix Médicis en 1994. L'action du roman se passe en Amérique, dans un endroit qui grâce à son isolement a échappé aux activités humaines en conservant une immobilité spécifique de l'oubli et de l'inexistence. Yves Berger se plaît à jouer avec l'espace : il le prouve dans le roman suivant – *Le Monde après la pluie*, paru chez Grasset en 1997, qui, ainsi que le précédent, retient l'attention déjà par son titre qui contient une spécification temporelle et spatiale.

Il présente, dans ce roman, un après-catastrophe climatique (ou autre) ; la cause n'est jamais expliquée dans le texte.

L'idée de la fin du monde oriente notre réflexion vers les questions soulevées souvent par la littérature de la science-fiction bien qu'on soit loin de qualifier le roman en question comme tel sans réserve.

Les notions, telles que a) la fin du temps, b) le voyage dans le temps et c) la destruction du monde, méritent cependant une attention qui devrait précéder l'introduction à la thématique du roman et l'évaluation de l'approche de Berger vis-à-vis des problèmes liés à l'expression du temps et de l'espace. Il faut s'arrêter aux termes qui expriment le caractère spécifique du temps et de l'espace dans le cadre de la science-fiction, où les relations temporelles et spatiales mutilées nécessitent d'être nommées distinguées des notions traditionnelles :

- *dystopie* – contrairement à l'utopie, l'expression signifie un mauvais lieu ou un lieu dégradé. Le terme a été probablement employé la première fois par

John Stewart Mill<sup>1</sup> et ensuite par Glenn Negley<sup>2</sup> dans son *Quest for Utopia* en 1952.

Selon certaines explications, les mondes post-apocalyptiques ne peuvent pas être considérés contre-utopiques ou dystopiques car ces mondes ne sont pas le fruit d'un projet politique précis, ce qui est le cas des romans de Barjavel, Huxley ou Orwell;

- *uchronie* (veut dire nul temps) est un mot forgé par Charles Renouvier<sup>3</sup> en 1857. En littérature, c'est un procédé qui repose sur le principe de réécriture de l'Histoire à partir de la modification d'un événement du passé. On utilise également l'expression «histoire alternative», directement traduite de l'expression anglaise «alternate history». L'auteur de l'uchronie prend comme point de départ une situation historique existante et en modifie l'issue pour ensuite imaginer les différentes conséquences possibles. Les procédés uchroniques se développent sur la base du point de divergence, c'est-à-dire le moment où l'histoire réelle et uchronique divergent. Dans le cadre du roman de Berger, on pourrait éventuellement parler de l'uchronie à l'intérieur de l'univers fictif;
- *fin du monde* – à propos de cette notion Le Magazine littéraire de juillet 1986 a présenté un dossier intitulé : *Les écrivains de la fin du monde*. Dans le cadre de la considération qui couvre les images eschatologiques «*De l'Apocalypse à la bombe atomique*» les présentateurs constatent que «la science-fiction est moins pessimiste qu'il n'y paraît, se refusant à faire radicalement sombrer l'univers. Ce dossier en apporte la preuve : la littérature, comme le monde, est sans fin.»<sup>4</sup>

Jean-Jacques Brochier<sup>5</sup> affirme que «les Apocalypses sont donc un genre littéraire, religieux et moral qu'on trouve à toutes les époques de malheur, ou au moment où les sociétés se convulsent, où les hommes ressentent comme une infirmité l'impossibilité d'être maître de leur propre destin et préfèrent s'en remettre à un principe supérieur ou à des hommes providentiels.»<sup>6</sup>

<sup>1</sup> John Stewart Mill (1806–1873)

<sup>2</sup> Glenn Negley (1907–1988)

<sup>3</sup> Charles Renouvier (1815–1903), philosophe néo-kantien français, dans *Uchronie (Utopie dans l'histoire)*, 1857.

<sup>4</sup> *Les écrivains de la fin du monde*, introduction, in: *Le Magazine littéraire*, No 232, juillet 1986, p. 4.

<sup>5</sup> Jean-Jacques Brochier (1931–2004), écrivain français, journaliste de *Magazine littéraire et Lire*.

<sup>6</sup> Ibid., p. 15.

En incluant une promesse de recommencement, l'idée de la fin est alors l'un des mécanismes de rétablissement du bon ordre. Ainsi par exemple, le tremblement de terre à Lisbonne en 1755 était considéré fin d'un monde : «Un jour tout sera bien, voilà notre espérance, tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion», dit Voltaire dans son poème fameux sur le désastre de Lisbonne.<sup>7</sup>

La fin du monde peut sous-entendre aussi celle de l'humanité. Néanmoins, il faut distinguer la destruction de la Terre de l'extinction de l'homme bien qu'il ne soit pas rare que les deux s'identifient. En tout cas, l'idée de la fin du monde et de l'homme soulève la question de la finitude. Selon Heidegger, l'existence est une existence temporelle et, de ce fait, finie, radicalement limitée :

D'une part, la temporalité, qui inclut l'historicité, impose à l'existence le poids du passé, des choix, la temporalité est aussi le rappel permanent de la finitude de mon avenir : exister, c'est être-pour-la-mort. Ma possibilité-limite la plus extrême est ma mort ; l'existence n'est pas simplement un projet jeté, elle est aussi un projet fini.<sup>8</sup>

La littérature dite post-apocalyptique ou post-cataclysmique se concentre sur les possibilités de survivance de l'espèce humaine. Citons *Le dernier homme* de Jean-Baptiste de Grainville<sup>9</sup>, *La guerre des mondes* de G. H. Wells<sup>10</sup>, *Guerre du feu* de Rosny aîné<sup>11</sup>, *La planète des singes* de Pierre Boulle<sup>12</sup>, *La possibilité d'une île* de Michel Houellebecq<sup>13</sup>. Malgré le pessimisme des auteurs, on peut constater qu'à partir des années 1960, un certain espoir se manifeste, qui exclut la fin du monde et la fin de l'humanité dans leur totalité.<sup>14</sup>

Par sa thématique *Le Monde après la pluie* d'Yves Berger se range du côté des récits post-cataclysmiques. Une citation de Novalis est mise en exergue : *Les romans naissent des failles de l'Histoire*.<sup>15</sup> Or, l'auteur touche l'histoire de l'humanité à ses racines.

On est quelque part en Amérique après un cataclysme inconnu. Dans cette atmosphère apocalyptique pluie, explosions, tempête, tonnerre, éclairs, trous, boue ne manquent pas. Dès le début le lecteur s'identifie avec le protagoniste qui ne raconte pas son histoire mais en réalité en est l'acteur et le témoin principal, bien que la narration se fasse à la 3<sup>e</sup> personne.

<sup>7</sup> VOLTAIRE. *Poème sur le désastre de Lisbonne* [online]. In: [www.etudes-litteraires.com](http://www.etudes-litteraires.com).

<sup>8</sup> HOTTBOIS, Gilbert. *De la Renaissance à la Postmodernité*. Bruxelles: DeBoeck Université, 2002.

<sup>9</sup> GRAINVILLE, Jean-Baptiste François Xavier Cousin de. *Le dernier homme*. Paris: Deterville, 1805.

<sup>10</sup> *La guerre des mondes*, 1898.

<sup>11</sup> *La guerre du feu*, 1911.

<sup>12</sup> *La planète des singes*, 1963.

<sup>13</sup> *La possibilité d'une île*, 2005.

<sup>14</sup> *Dictionnaire des littératures française et étrangères*. Paris: Larousse, 1992, pp. 1443–1445.

<sup>15</sup> BERGER, Yves. *Le monde après la pluie*. Paris: Grasset, 1997, p. 9.

Nous avons l'impression de suivre avec lui toutes les images terribles de la métamorphose de l'espace en mouvement. L'évolution du monde subit une révolution. Il est intéressant de voir à quel point les moyens stylistiques participent au renforcement de l'évocation d'une atmosphère de tension. Berger introduit des éléments de l'onomastique, contrastant avec l'éclat du monde et l'état bouleversé de la Terre. Les noms des personnages évoquent l'espace et le temps : si le personnage principal masculin s'appelle Arcadi, on sous-entend une réminiscence de l'Arcadie, région de la Grèce antique. L'Arcadie, pays des bergers et bergères, agréable et idéalisé, figure ici en tant qu'un souvenir de l'harmonie qui s'oppose de toutes ses forces à la violence du monde de destruction. C'est une utopie dans le monde de dystopie. Le nom du personnage principal féminin, Aube, «le point du jour», symbolise un nouveau commencement qui se produit paradoxalement par un retour, celui de la lumière, un retour éternel qui peut signifier le début de la nouvelle vie.

Le point de départ de toute l'histoire est un rêve : le protagoniste a un cauchemar qui pèse sur lui souvent, sa conscience se trouvant dans un sous-sol imaginaire, un espace souterrain terrifiant en soi, dont l'horreur est incarnée par les taupes s'attaquant à sa pensée :

Cette nuit-là, il sentait quelque chose qui pesait sur lui, insupportable et, pour s'en débarrasser, il se débattait, lançait les pieds, les bras, cognait, poussait, griffait, mordait, tentait de se retourner, de se lever, en vain, et toujours ce poids sur lui comme si sa couche ne fût retournée, si lourde et d'une manière si serrée qu'il allait mourir, étouffé, tant à la fin qu'il se mit à crier d'une angoisse qui l'éveilla.<sup>16</sup>

Le bref incipit est suivi par le réveil d'Arcadi qui se rend compte du fait que la réalité ne diffère guère du cauchemar – il se trouve dans un trou, enseveli dans la boue qui est partout. Les événements se sont précipités à son insu. Ainsi que le protagoniste, le lecteur est laissé sans information sur la nature et l'ordre des événements. Arcadi ne reconnaît pas le monde : tout est détruit, tout est aplati, rien que des trous, de la boue et des ruines. «Quelque chose s'était passé, quelque chose venait de se passer. A un moment, comme pris de folie, le Soleil éclata, déversant un feu qui embrasa le ciel jusqu'à colorer toute sa surface et Arcadi, se hissant sur la pointe des pieds pour voir à distance, découvrit que partout et jusqu'à l'endroit où l'horizon s'affaissait, le monde prolongeait celui où il se tenait, ici et là-bas, plat, dévasté et planté ici et là de quelques espèces de taupinières. Puis le Soleil se ressaisit de ses feux, manquant presque s'éteindre.»<sup>17</sup>

Aux sensations horribles visuelles s'ajoutent aussi celles de l'ouïe : «Le tonnerre n'avait pas cessé de gronder bas, son roulement de temps à autre éclipsé par le vacarme d'explosions dont Arcadi se demandait l'origine, incapable de décider

<sup>16</sup> BERGER, Yves. *Le monde après la pluie*, op. cit., p. 11.

<sup>17</sup> Ibid., p. 11.

si elles se produisaient là-haut ou si elles jaillissaient du sol. »<sup>18</sup> Les ténèbres et le bruit infernal renvoient le texte aux descriptions des catastrophes bibliques.

Le temps et l'espace après cette catastrophe sont méconnaissables. Une question s'impose : Est-ce cette faillite de l'Histoire ? – elle reste sans réponse. De plus en plus, nous sommes sur le point de constater que le monde entier a changé. Les restes de celui d'avant la catastrophe sont rares. L'espace que les héros du roman voient autour d'eux est d'une décadence au sens propre du mot. Il a subi une chute absolue, le monde s'est réduit au niveau souterrain. La boue omniprésente est une réminiscence du déluge biblique.

La description de l'espace transformé en désert est très pictural, par moments la voix du narrateur s'estompe et il ne reste que l'espace même. On est témoin de ses changements qui ne se limitent pas à une seule dimension, à une seule direction. L'intérieur n'est moins agressé que l'extérieur :

Percuté du dedans, violenté du dehors, le monde avait explosé, les arbres découpés en bûchettes, les montagnes émietées en grenaille, dans le haché fin, les fleuves, eux, s'étaient étrencés en rigoles, dépressions, vasières, tourbières et sur le fer, le cuivre, l'aluminium, l'acier une gigantesque broyeuse était passée.<sup>19</sup>

Or, c'est le personnage principal qui nous prête son regard et sa façon de voir. C'est la perception d'un choqué et horrifié à mort :

A chaque fois, dans l'air moite et l'odeur de mouillure et de soufre, il avait, bouleversé, paniqué, redécouvert la monotonie marécageuse d'un univers sans plus ni relief ni volume ni fantaisies et que le Soleil endormi privait du ciel.<sup>20</sup>

Au moment où il aperçoit dans les ruines un objet connu, le médiateur de sa guitare, le temps du passé intervient de façon urgente en englobant tout l'univers perdu. Le souvenir figure dans le texte comme un intrus dans le temps de l'histoire racontée. En un instant, Arcadi revoit sa vie d'avant-cataclysme, sa maison.... :

Il le tenait avec délicatesse, le serrait doucement. Un médiateur ! Souvenirs. Soirs. Musiques. Douceur. Rêves et mélancolie. Si près, si loin. [...] Il le glissa dans la poche de sa chemise, la poche s'ouvrant sur son coeur. Deux ou trois fois il s'assura qu'il était là et qu'il ne tomberait pas.<sup>21</sup>

Le récit, très riche en évocation de l'espace, ne l'est pas moins en enjeux temporels. Cet espace détruit renvoie au temps aboli : l'auteur déconcerte le lecteur par les questions sur le temps immobilisé. L'inertie du temps est produite par « l'arrêt du Soleil » – je cite – (il est surprenant que dans ce cas-là, Yves Berger impose l'idée que c'est le soleil qui a dû s'arrêter, et pas la Terre, en voulant

18 Ibid., p. 17.

19 Ibid., p. 19.

20 Ibid., p. 18–20.

21 Ibid., p. 20.

s'opposer, probablement exprès, au savoir copernicien et aux entités absolues newtoniennes). L'absence du temps, c'est-à-dire de son écoulement, est remplie et remplacée par un mouvement de l'espace. Arcadi dit à ses camarades : « Mais quand l'appareil à calculer vous manque, par exemple une montre, c'est par des accidents dans l'espace que vous le mesurez. Me permettez-vous de dire que ces élévations, ici de loin en loin dans la platitude morne de terre, sont les virgules du temps ? »<sup>22</sup>

Une explication originale, dotée d'une dimension mythique, du phénomène appelé « inertie du temps » est proposée par le personnage de Mocassin : « Je crois à un ras-le-bol de la terre... Là encore, toute l'histoire de son peuple est traversée par la conscience que la terre, si patiente qu'elle soit, si calme sous le poids des profanations et provocations incessantes dont elle est l'objet depuis des milliers d'années, si héroïque sous le nombre des blessures qu'on lui inflige – et la dévastation ne cesse de s'aggraver – la terre, dis-je, laisse d'être maltraitée, méprisée, exploitée, en a eu assez et qu'elle a provoqué la colère qui aboutit au désastre d'aujourd'hui.

Terre-mère. »<sup>23</sup>

Le moment de la narration est l'actualité, l'époque contemporaine: il s'agit de la narration simultanée qui tend à se situer le plus près possible du déroulement des événements. L'ordre de la narration n'excède pas la chronologie et le rythme semble se conformer à celui qui ne dépasse pas les proportions habituelles entre les scènes, les sommaires, les ellipses et les pauses. Ces dernières représentent des suspensions du temps de l'action destinées aux descriptions et aux commentaires; comme la narration est simultanée, la description éclipse souvent le mouvement du récit et domine son rythme. Dans beaucoup de cas, les descriptions ont une fonction narrative en participant ainsi au développement de l'intrigue et une valeur symbolique.

Le présent temporel et spatial est parfois interrompu par une image du passé dont nous avons déjà cité le souvenir d'Arcadi. Le médiateur retrouvé renvoie, par son caractère particularisant à l'histoire « personnelle » du protagoniste, tandis que certains souvenirs ont une valeur générale : un cas particulier dont la portée fait rapprocher un milieu historique et s'inscrit dans l'Histoire de l'humanité. L'un des compagnons d'Arcadi est indien : « Un indien surgi d'un monde révolu, dans des habits historiques, rares et passés qui empruntent à une Nature saccagée et disparue et, de surcroît, cet indien suit d'un koala, peut-être sur la planète le dernier survivant de la condition animale... »<sup>24</sup>

Les amis d'Arcadi, c'est-à-dire les membres du petit groupe d'humains qui se sont sauvés après le cataclysme, représentent en quelque sorte la diversité de l'humanité entière et des espaces géographiques différents. Grâce au personnage de l'Indien, il y a maintes remarques qui évoquent la découverte du Nouveau

<sup>22</sup> Ibid., p. 112.

<sup>23</sup> Ibid., p. 110.

<sup>24</sup> Ibid., p. 80.

Monde et les conflits entre les indigènes et les blancs. La marche épuisante du groupe – ils ont quitté les ruines où ils se sont rencontrés après la catastrophe et se déplacent vers l'ouest car ils voient que tous les animaux sauvages s'enfuient dans cette direction – est comparée aux grandes découvertes de l'Amérique. Les membres du groupe se rappellent leurs lectures de jeunesse, des souvenirs d'explorateurs, Christophe Colomb et Samuel de Champlain notamment. Par l'intermédiaire des scènes de l'Histoire, la temporalité s'impose, malgré l'immobilité du temps présent, l'« achronie » de l'histoire racontée.

Le récit se termine par un retour à l'ordre : le Soleil a repris son tour du ciel, l'espace se métamorphose en reprenant un aspect naturel. Après une longue et pénible marche, le groupe se retrouve dans un paysage vert et boisé, où il y a apparemment des hommes. Le dernier survivant du groupe (les autres meurent pendant la route) rencontre finalement ses confrères humains. Cependant, lors de la dernière scène, il est en train de mourir, blessé par l'une de leurs flèches. Or, ce sont des gens du Néolithique. L'histoire de l'humanité est à révoluer.

L'excipit du roman débouche sur l'idée de recommencement. Le personnage principal l'anticipe d'ailleurs peu de temps avant :

Je dois vous dire que rien ne me passionne plus que les commencements. Dans toute aventure, qu'elle soit individuelle ou collective, le plus important et aussi le plus beau, c'est le début. Après, tout se dégingue. Si je pouvais, je recommencerais tout et tout le temps. Il m'est arrivé de penser – et aujourd'hui encore – que le Mal, je veux dire le principe de dégénérescence, s'est manifesté avec le Temps, à la seconde, au millième de seconde où le temps s'est mis en branle mais aujourd'hui je pense un peu plus que le train du monde ne s'est pas mis à dérailler à la naissance du temps mais au Néolithique... Si je pouvais, je remonterais le temps jusqu'au Néolithique, pas plus haut, et je tenterais d'influencer le cours des choses, d'infléchir son déroulement. Trop tard, sans doute et si c'est vrai, alors nous sommes condamnés. A jamais. Condamnés à mort à perpétuité.<sup>25</sup>

A la fin de l'histoire, Arcadi blessé par le chef de la tribu des hommes néolithiques, se trouve par terre agonisant. Image qu'on pourrait comparer avec celle de l'incipit. A ce moment-là, le personnage principal était littéralement « enterré » dans un trou, espace fermé. Contrairement à cela, l'excipit le montre dans un espace ouvert, libéré du passé, espérant une meilleure histoire de l'humanité qui va recommencer.

## Conclusion

*Le Monde après la pluie* d'Yves Berger s'inscrit dans la littérature postmoderne par sa thématique et son message : l'utopie se métamorphose en dystopie, le temps cesse d'exister (pourrait-on parler de « l'achronie » ?). La réduction de l'espace, la réduction de la matière après un choc se manifeste comme un monde minimalisé. La minimalisation de la temporalité produite par la suppression du

<sup>25</sup> Ibid., p. 172.

rythme de l'histoire entraîne une abolition de la notion du temps. La réinstallation des phénomènes physiques a pour conséquence un retour à «l'ordre». Celui-ci, néanmoins, signifie un retour contre le cours de l'histoire, un voyage dans le temps en quelque sorte. La quête de la vie poursuivie par le groupe des derniers humains se termine par une redécouverte de l'Histoire. Son circuit se referme. L'idée du recommencement éternel et le caractère cyclique du temps renvoient le récit aux temps mythiques. Par son déjà-vu, il reflète le caractère subjectif du temps humain. La fin de l'histoire fait penser à la thèse de Francis Fukuyama selon laquelle le dernier homme est notre contemporain qui n'est pas obligé, et par conséquent capable, de dépasser soi-même.

La temporalité et la spatialité dans l'ensemble de l'œuvre d'Yves Berger donnent des parallèles multiples entre différents romans, dont il serait intéressant, par exemple, de comparer l'immobilité et le mouvement du temps et de comme. Pour ces raisons, je considère le roman *Le Monde après la pluie* plutôt récit symbolique. On peut même imaginer que le cauchemar de l'incipit se prolonge pour contenir toute l'histoire qui ne se passe que dans la conscience du protagoniste du roman. Ainsi, le temps de l'existence humaine, sous forme onirique, se concrétise dans un vécu subjectif en produisant un temps et un espace spécifiques.

Pour conclure, je voudrais mentionner des paroles de Richard Rorty, philosophe américain néo-pragmatiste <sup>26</sup> :

La seule victoire possible sur le devenir cosmique et historique est celle de la recréation symbolique, de la redescription poétique et herméneutique; elle permet aux animaux symboliques que nous sommes, de donner un sens humain nouveau au non-sens du monde et du temps, dont nous sommes issus : elle nous accorde aussi la satisfaction «divine» de devenir symboliquement les auteurs de nous-mêmes.<sup>27</sup>

## Bibliographie

- BERGER, Yves. *Le monde après la pluie*. Paris: Grasset, 1997.  
 BERGER, Yves. *Immobile dans le courant du fleuve*. Paris: Grasset, 1994.  
 BERGER, Yves. *Le Sud*. Paris: Grasset, 1962.  
 BERGER, Yves. *Le Fou d'Amérique*. Paris: Grasset, 1976.  
 BERGER, Yves. *Les Matins du Nouveau Monde*. Paris: Grasset, 1987.  
 BARJAVEL, René. *Ravage*. Paris: Denoël, 1943.  
 BOULLE, Pierre. *La planète des singes*. Paris: Julliard, 1963.  
*Dictionnaire des littératures française et étrangères*. Paris: Larousse, 1992.  
 FUKUYAMA, Francis. *La fin de l'histoire et le dernier homme*. Paris: Flammarion, 1992.  
 GRAINVILLE, Jean-Baptiste François Xavier Cousin de. *Le dernier homme*. Paris: Deterville, 1805.

<sup>26</sup> Richard Rorty (1931–2007), philosophe américain, représentant du néo-pragmatisme. Il nie la transgression, la transcendance parce que ce n'est que le refus de notre condition humaine. Selon lui, l'humanité n'est rien que le produit local, totalement contingent et infiniment précaire, de forces cosmiques en regard desquelles son action est quasi nulle.

<sup>27</sup> Cf. HOTTBOIS, Gilbert, *op. cit.*, pp.472–484.



- HOUELLEBECQ, Michel. *La Possibilité d'une île*. Paris: Fayard, 2005.
- HOTTBOIS, Gilbert. *De la Renaissance à la Postmodernité*. Bruxelles: DeBoeck Université, 2002.
- LANGLET, Irène. *La science-fiction*. Paris: Armand Colin, 2006.
- Le Magazine littéraire*, No 232, juillet 1986.
- The Encyclopedia of Science-Fiction*. London: Orbit, 1999.
- www.etudes-litteraires.com

### Abstract and key words

The article deals with problems of time and space in Yves Berger's novel *Le monde après la pluie* (The World after the Rain), the theme of which is an apocalyptic vision of the destructed world after an unspecified catastrophe. The result of the disaster is destroying the space and stopping the movement of the Earth, it means of the human time. A group of last men try to save themselves escaping the biblical scene of destruction where they met. Searching for undestroyed part of the world all of them die before reaching it, except the protagonist, the main witness of the events. He himself is killed, however, at the end of the novel, in the moment of reestablishment of the World order, by a tribe of Neolithic people. The History of mankind is to be restarted. The novel features science-fiction scenery with several motives of space and time, muted and degenerated, own to dystopias. The absence of the Earth movement causes the cessation of human time inspiring a reflection on history of human race. More than science fiction the novel seems to be a symbolic vision of the History and the future of humanity.

Apocalypse; end of the mankind; destruction of the Earth; last man; science fiction; dystopia; uchrony; cyclic recurrence of time and history

